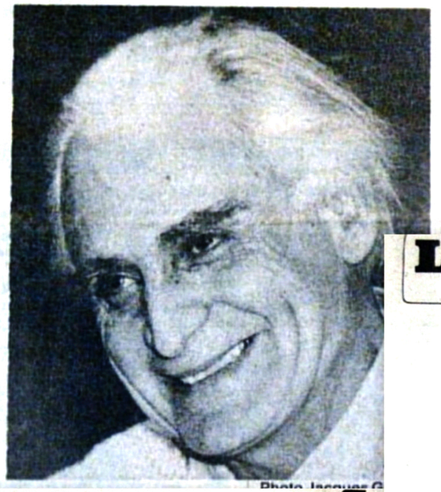
LE DEVOIR
Montréal, samedi 20 mars 1982
CAHIER 2

Michel Serres: Au carrefour des savoirs

par Mario Pelletier



MICHEL Serres est peut-être le plus grand philosophe de ce temps. Pour sûr, le plus décapant. En quinze ans, il a produit une quinzaine de livres, sous le signe d'Hermès, au carrefour de tous les chemins du savoir. Un gai savoir. Car, tout en traduisant une immense culture, qui va des mathématiques à la littérature et aux beaux-arts, en passant par Tintin et Jules Vernes (1), sa philosophie n'a rien de compliqué. C'est la vie même. Elle accueille la multiplicité comme telle, sans la réduire ni la dessécher sous le pouvoir d'une quelconque unité abstraite. Pas étonnant qu'à Paris, depuis quelques années, Michel Serres enseigne, pour ainsi dire, à guichets fermés. Dans un monde perdu sous l'avalanche scélérate des signes, on se rue

Photo Jacques G

ressant. Se poser contre, c'est imiter d'une certaine façon. Quand un adolescent s'oppose à son père, c'est sa première façon de l'imiter. Vous le verrez, 20 ans après, il ressemblera terriblement à son père».

— *C'est d'ailleurs un peu la raison pour laquelle vous hésitez à vous engager sur le terrain du politique, non?*

— «Exactement. J'ai peur de l'engagement politique

LE DEVOIR
CAHIER 2

Irène Frain

De la Bretagne à l'Inde des nababs

IL était une fois un petit marin breton et sa femme de Madec. Il partit pour l'Inde en 1752, avec pour seul bagage sa jeunesse et sa détermination. Il en revint vingt-sept ans tard riche à craquer, après avoir guerroyé pour les princes indiens et failli rétablir la puissance française en Inde. Deux siècles plus tard, une jeune Bretonne, agrégée de lettres, le découvre au hasard d'un livre qui elle écrit sur les grands navigateurs bretons. Elle déniche les mémoires inédites de Madec à la Bibliothèque nationale, et part sur ses traces en Inde. Elle rendra avec le sujet d'un roman, qu'elle écrit presque une traite tellement elle est saisie par son personnage. Ce sera *Le Nabab*. Lancé à 75 000 exemplaires, en mars dernier chez Jean-Claude Lattès, le livre a déjà franchi le cap des 225 000 exemplaires vendus. Il a tout

par Mario Pelletier

votre pays natal et c'est elle qui vous a mise sur les traces de Madec.

— Oui. J'ai passé mon enfance à rêver sur le Quai des Indes (prédestination?) à Lorient, puis j'ai écrit un livre sur l'épopée maritime des Bretons. *Quand les Bretons peuplaient les mers*. J'étais à ce moment-là dans une situation un peu ambiguë. J'étais une historienne qui faisait de l'histoire. Les historiens n'avaient très bien accueillie Emmanuel Le Roy Ladurie n'avait consacré une entière dans *Le Matin de Paris*. C'était formidable pour moi, mais je n'étais pas historienne, j'étais plutôt de tempérament littéraire. J'ai eu la

que j'avai
gne des
Ter la
quand il
j'avais d
criminell
choisi un
teur, cel

— Ma
quelque
dec ont
336 pa
Comme
sage au
fecte?

— Au
l'offre de plusieurs
qui me disaient vou
façon de raconter
vriez écrire des rom
dit non, je ne vois p
je peux raconter
même, je n'ai pas
faire de pse
tobiographies m
plus ou moins tranp
cole Lattès a compri
vite, et c'est elle qui

LE DEVOIR
CAHIER 2

Benoît Lacroix

par MARIO PELLETIER

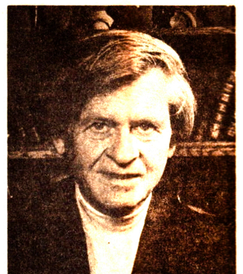
Historien du Moyen Âge, il a voulu sonder jusqu'aux racines la force et la générosité de son peuple.

L'HOMME des racines, voilà comment on peut le mieux définir le nouveau lauréat du Prix Léon-Gérin, le médiéviste Benoît Lacroix. Les racines profondes qu'il a gardées de naissance au pays de Bellechasse ont branché, de prime abord, sa carrière d'historien sur le Moyen Âge et inspiré son souci constant de garder le contact avec le peuple.

tables maîtres, ce sont les étudiants. Ce sont eux qui m'informent et qui m'inspirent.»

Le père Lacroix, dominicain qui n'a jamais voulu mêler la religion à l'enseignement, parle avec enthousiasme de la jeunesse actuelle. «J'ai connu les étudiants de la certitude, et maintenant je connais les étudiants de l'interrogation. J'avoue préférer les derniers. Ils arrivent moins instruits à l'université qu'il y a quinze ou vingt ans, mais plus généreux mentalement, ouverts à toutes sortes de dimensions et notamment au spirituel. En un sens, ils sont plus religieux que ceux d'autrefois, qui se définissaient par rapport à une pratique; eux, c'est par rapport à un esprit, ils sont ouverts à l'éternel, l'infini, l'absolu». Le reflet de cette jeunesse qu'il ne cesse de cotoyer a sans doute des effets de jouvence sur cet homme encore juvénile d'aspect, à 66 ans passés.

Son espoir dans les jeunes découle logique-



LE DEVOIR
CAHIER 2

John Irving

Réaliser les rêves et les cauchemars

par Mario Pelletier

EN 1978, un cyclone littéraire du nom de «Garp» s'est abattu sur les États-Unis et par ricochet sur le monde. Des millions d'exemplaires vendus, des critiques dithyrambiques, des tee-shirts avec slogans garpiens, bref un véritable «garpomanie» qui propulsa du jour au lendemain un romancier talentueux mais resté jusque là d'audience limitée, au rang des stars, ces deux modèles John Irving devenait du coup l'écrivain le plus adulé de sa

port y voyez-vous avec votre oeuvre littéraire?

— Un rapport indirect seulement. J'ai la chance d'avoir acquis une discipline dès ma jeunesse. J'ai commencé à pratiquer sérieusement la lutte à l'âge de 15 ans. Ça m'a aidé à me discipliner. Et lorsque j'ai commencé à écrire, à 18 ou 19 ans, je savais déjà me concentrer sur quelque chose pendant un bout de temps. Cela m'a permis de commencer avec tôt ma carrière d'écrivain. J'ai écrit mon pre-

LE DEVOIR
CAHIER 2

Jean Lacouture

L'histoire qui se vit

par Mario Pelletier

JEAN Lacouture était de passage à Montréal la semaine dernière, à l'occasion d'un colloque sur François Mauriac à l'université McGill. Journaliste bien connu des lecteurs du Monde et du Nouvel Observateur, il vient de produire aux éditions du Seuil une importante biographie du grand romancier bordelais, intitulée *Mauriac*. Au cours d'une brève entrevue accordée au DEVOIR, il a bien voulu parler de ses livres de son engagement de journaliste pour la justice et la vérité et un peu de lui-même.

A ma question sur ce qui l'a amené à s'intéresser à Mauriac «Mais Mauriac, c'est moi!», lance-t-il spontanément, sans préméditation apparente. Il explique

«Mauriac, c'est moi tout à fait sûrement. Ce que je sais, il l'a vécu au niveau d'un grand homme. Tous les problèmes de Mauriac, ce sont les problèmes de ma vie. Je suis bordelais comme lui, bourgeois, catholique, la définition de Mauriac me va comme un gant, sauf que lui, c'est un grand écrivain, c'est

Simonne et Jean Lacouture. (Photo Jacques Grenier)

élevé quoi! Il faut dire que quand Mauriac était surtout un romancier, il ne me passionnait pas tellement. Je trouvais que c'était un grand écrivain, mais je préférais beaucoup Mauriac ou Giono. Mais après, quand il s'est mêlé de politique, j'ai trouvé son parcours passionnant, parce que c'était celui que je suivais. Seulement il dérivait le Bloc-Notes et moi non. C'était vraiment pour moi un sujet inévitable. Je sentais que si je faisais des biographies dans ma vie, c'était celle-là que je devais faire»

Au restaurant Altitude 737, Place Ville-Marie, où nous sommes en dominant la partie la plus affairée et la plus ancienne de Montréal. Cette position éminente me rappelle un général qui affectionnait les balcons et dont M. Lacouture a fait la biographie. Or, après de Gaulle, il a écrit aussi un Mauriac puis un Mauriac tout-il y voir une filiere gaulliste?

«Pas hasard, répond-il, je n'ai pas voulu du tout faire le livre d'un du gaullisme. Mauriac et Mauriac sont étroitement

fin très fortement en opposition à de Gaulle. Et puis quand j'ai écrit une biographie de Blum, c'était un sens un livre anti-de Gaulle. Pas parce que Blum était antigaulliste il ne l'a pas toujours été d'ailleurs, mais parce qu'il incarnait une autre façon d'être un dirigeant français. Le vrai démocrate».

Même s'il a écrit des biographies ces dernières années, M. Lacouture se considère toujours comme un journaliste et ses livres comme des «reportages prolongés». Ses premiers articles parurent dans un hebdomadaire de la Résistance à Bordeaux, mais il date ses véritables débuts dans le métier du temps de la guerre en Indochine. On l'y affecta à un petit journal pour ses troupes, qui s'appelait Caravelle. Puis il passa à un journal d'opposition à la guerre. Revenu à Paris, il plaça des articles sur la guerre d'Algérie un poste au Maroc. C'est là qu'il rencontra sa femme Simonne, alors journaliste à l'agence France-Presse. A son retour, Mme Lacouture sourit finement à cette évocation du

LE DEVOIR
CAHIER 2

Bertrand de Jouvenel: *conjuguer le passé au futur*

par Mario Pelletier

IL y a des rencontres qui font rêver. Samedi matin, à Bertrand de Jouvenel, c'est toucher presque tous ceux, écrivains, savants, politiques, qui ont marqué notre temps et ceux qui l'a été en contact dans son extraordinaire voyage dans le siècle» (1). Dans le sillage de cette tête rousse, il a la rumeur d'une des époques les plus tragiques et les plus grandioses de l'histoire.

Ne bagatelisons alors que ce siècle n'avait que trois ans, issu de milieu aristocratique dans un Paris qui était encore le foyer des lumières et

lation de «futurologue»?

«Je n'ai toujours été qu'un chercheur. Mais il est vrai dans *Un voyageur dans le siècle*, c'est l'attention au présent acquise en constituant des dossiers de presse pour mon père puis en exerçant le métier de journaliste dans l'entre-deux-guerres, qui a engendré chez moi des spéculations sur l'avenir. Je suis très désigné des futurologues qui projettent les grandes tendances du présent dans le futur. Je ramasse mes idées sur une base-main et je la dame, qu'on termuisait en battant des

le jour à l'affaire Dreyfus, et d'autres choses du genre».

Jeanne Malige rencontre un moment les années de la Détente, au temps de l'espoir un peu de tric, il a livré, ici et à aux États-Unis, des matches de base (un sport que ne saisis lui avait fait apprendre comme on apprend un jouer! Sur le karaté) et fait quelques figurations à Hollywood. Comme il possédait un habit et avait des manières élégantes, il jouait les gentilshommes français, certaines du baise-main et de la valse, qu'on termuisait en battant des

contrôlant les robinets du pétrole. Lorsque j'ai été l'ambassade à propos en 1978, je n'ai obtenu aucune réaction. Or quelque chose s'est arrivé en Éthiopie, les Russes s'installent à Aden, mais je ne croyais pas qu'ils traient jusqu'à envahir l'Afghanistan. Je pensais qu'ils continueraient à susciter des révolutions par quelques figurations à Hollywood. Comme il possédait un habit et avait des manières élégantes, il jouait les gentilshommes français, certaines du baise-main et de la valse, qu'on termuisait en battant des

Bertrand de Jouvenel, et sa collaboratrice Jeannie Malige.

LE DEVOIR
Montréal, samedi 9 janvier 1982
CAHIER 2
CULTURE ET SOCIÉTÉ

Margaret Atwood

Par delà les solitudes

par Mario Pelletier

RENCONTRER un écrivain en coup de vent dans un restaurant achalandé à l'heure bruyante du lunch, c'est à peu près comme dialoguer au milieu du boulevard Dorchester à l'heure de pointe. C'est foutu pour l'entrevue en profondeur. Mais Margaret Atwood a une telle présence, avec son visage de médaillon élizabéthain et ses yeux outremer, que le moindre échange avec elle acquiert une densité qui compense la brièveté du contact.

Cette femme qui n'est qu'au début de la quarantaine a déjà une oeuvre importante derrière elle: une dizaine de recueils de poèmes, presque autant de romans et un brillant essai sur la littérature canadienne, qui fit date à sa parution en 1972: *Survival*. Elle y montrait comment l'imaginaire canadien, dans ses deux versants linguistiques, était aimanté par l'idée de survivance. Même si cet ouvrage, comme la majeure partie de

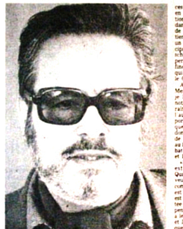
s'intéressèrent à cette écrivaine torontoise, il y a quatre, cinq ans. (Cela rappelle, entre autres, Marie-Claire Blais, dont le décollage ne fut vraiment assuré qu'après que le critique américain Edmund Wilson l'eut découverte, au début des années soixante). Mais Paris eut aussi la puce à l'oreille. Et maintenant *La Vie avant l'homme*, nous arrive traduit chez Robert Laffont et coédité par Quinze.

Margaret Atwood était donc à Montréal il y a une quinzaine, pour le lancement du livre. Au restaurant où je l'ai rencontrée, elle a évoqué, entre deux bouchées, son enfance en Abitibi durant la guerre. Cette région sert notamment de cadre physique à son roman *Surfacing* (*Surface*, en français chez l'Étincelle). Dans

DEVOIR
CAHIER 2
CULTURE ET SOCIÉTÉ
Montréal, samedi 6 septembre 1980

Albert Memmi: du colonisé au dépendant

par Mario Pelletier



Albert Memmi (Photo Jacques Grenier)

Catherine Hermary-Vieille: les nuits fiévreuses de Bagdad

Propos recueillis par Mario Pelletier

POUR parodier le vieux Corneille, il y en a qui pour leur coup d'essai veulent des coups de maître. Telle Catherine Hermary-Vieille, qui, avec son premier roman, a remporté le prix Féminia, l'automne dernier. Le Salon du Livre de Québec nous l'a amenée un petit moment, le temps de quelques dédicaces et de brèves entrevues. Cette jeune femme blon-

pour nous ramener *Le grand vizir de la nuit*.

Son livre procède d'un coup de foudre. Étudiante d'arabe, les fastes et l'opulence du Bagdad médiéval, à la fin du VIIIe siècle, l'ont fascinée. «J'ai voulu détruire certains préjugés occidentaux au sujet des Arabes. On donne souvent l'impression qu'avant le pétrole, ils n'ont fait que vegéter dans le désert, entre leurs tentes et leurs chameaux; en fait, ils ont eu une civilisation brillante et raffinée. J'ai voulu aussi raconter une histoire très dépaysante, qui ouvre une porte sur le rêve, qui permet de partir en voyage dans le temps et l'espace. Les gens ont souvent un

fameux Harun
calife des Mille
la passion
conçut pour son
Barmaki, dont l
lent et la nobles
il a consacré
à l'enchanteur
tre Dieu ou Châteaubriand,
n'est dit l'académicien, qui
prend deux rang parmi les Im-
mortels, de toute façon. Mais
entre le vicomte François-
René de Châteaubriand et le
comte Jean Lefèvre d'Ormes-
son, tous deux issus de nobles
et antiques familles, tous deux
gaettes par l'ennui et saises
par la plume, nostalgiques du

LE DEVOIR
CAHIER 2

Jean D'Ormesson: être Dieu ou Chateaubriand

par Mario Pelletier

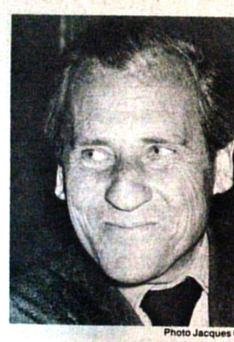


Photo Jacques Grenier

ILS ont fini de souffler depuis longtemps, les orages désirés qui devaient emporter Rene vers les espaces d'une autre vie. Et Atala, enterree et oubliee dans les manuels de litterature: ne fait plus guere verser de larmes. Les forets americaines ont perdu leurs bons sauvages depuis belle lurette. mais Châteaubriand, qui fut le pere du romantisme francais continue d'outre-tombe de seduire. A peine revenu d'un livre sur Dieu, voila que Jean d'Ormesson en consacre un autre à l'Enchanteur romantique. Être Dieu ou Châteaubriand, n'est dit l'académicien, qui prend deux rang parmi les Immortels, de toute façon. Mais entre le vicomte François-René de Châteaubriand et le comte Jean Lefèvre d'Ormesson, tous deux issus de nobles et antiques familles, tous deux gaettes par l'ennui et saises par la plume, nostalgiques du

C'était sa manière de répondre à la crise du roman. Tout en trouvant intéressantes les avenues du nouveau roman, il craignait que celui-ci n'eut empiré la crise en efficant les personnages et le récit. Alors il avait écrit des romans camouflés sous un autre genre.

«Par exemple, j'ai tente un pseudo-travail universitaire avec *La gloire de l'Empire* et des pseudo-memoires avec *Au plaisir de Dieu*. Et cet dernier a tellement bien reussi que je n'arrive pas à persuader mes lecteurs qu'il ne s'agit pas de l'histoire de ma famille. Ainsi cette dame à qui je dis un jour que c'était un roman, elle était tellement déçue qu'elle m'a dit «Comment, tout cela est inventé! Ah, Monsieur, et moi qui croyais que vous aviez tant de talent»! Alors, ici j'ai fait l'inverse: j'ai pris des elements vrais, reels, et j'ai essaye de presenter le tout comme un roman D'abord en presenant un certain nombre de personnages qui reviennent toujours: Joubert, Fontanes, Napoleon, Talleyrand, les huit ou dix femmes naturellement, les

employant un certain ton qu'est plus proche de la fiction que de la biographie classique.

M. d'Ormesson est bien conscient qu'il existe beaucoup de biographies de Châteaubriand, et d'excellentes. Il y a aussi beaucoup d'études sur telle ou telle maîtresse, mais ce qui manquait, à son avis, «c'est un tableau general des femmes dans la vie de Châteaubriand.

Et c'est interessant, parce qu'on voit comme ses aventures sentimentales ont déterminé le cours de sa vie. Par exemple, il quitte Rome c'est bien sûr, parce que le duc d'Enghien a été fusille par Napoleon, mais c'est aussi parce que Pauline de Beaumont est morte. S'il tient à être ministre, c'est naturellement parce qu'il trouve que la litterature n'assure pas assez l'immortalite mais c'est aussi pour plaire a Cordelia de Castellane. S'il tient à son ambassade de Rome c'est evidemment à cause du pape, mais c'est aussi à cause de la presence d'Hortense Allart (On pourrait continuer ainsi long-

Et tout ce temps, le grand ecrivain malouin reste marie et se fait le chantre de la religion. On trouve dans le livre cette remarque fort pertinente: «Il s'était laisse marier par distraction, par convenance et par erreur. Et jamais, d'un bout à l'autre, de sa carriere interminable et superbe, il ne parviendrait à s'en souverir». En fait, sa femme Celeste sera sa compagne a partir de rien, jusqu'a la fin, elle ne le prevedera que d'un an dans la tombe.

M. d'Ormesson avoue avoir ete poussé à ecrire ce livre après etre tombe sur la correspondance que Châteaubriand echangeait avec ses maitresses. «On y decouvre tout l'art de l'oralite. Rien sûr, mais aussi toute l'intelligence des femmes avec qui il était liée. Par exemple, lorsqu'il demande de ses nouvelles un peu indifferemment a une Pauline de Beaumont malade et qu'il neglige, celle-ci lui repond. Je tousse moins, mais il me semble que c'est pour nobles mourir sans bruit. Formule admirable, et cumhien profonde! Car elle avait tres bien

choisi Chateaubriand comme premier ministre. Il n'est jamais arrivé a ce but, et c'est parce qu'il a echoue qu'il a ecrit son oeuvre litteraire.

Il avait en reserve quelque chose qui sort de sa carriere politique, mais qui est une oeuvre d'art sur la politique: les *Mémoires d'outre-tombe*. Il y a quelque chose d'extraordinaire ce renversement. Voila un ecrivain qui dit la litterature, ce n'est pas assez, il faut faire de la politique. Il en fait, il ne reussit pas bien, mais il fait de la litterature sur sa politique, et c'est ca qui est l'oeuvre de genie. C'est une illustration de plus que la litterature est surtout un bon usage de l'echec. Foudre l'histoire litteraire, il y a toujours au depart un echec sentimental ou politique ou une maladie».

Je lui fais remarquer qu'il semble en aller autrement avec le Haut fonctionnaire de l'Unesco membre de l'Academie francaise directeur du *Figaro*, auteur a succes. Il paraît voier de reussite en reussite. Il sourit bredouille quelques protestations, pour